

Entretien avec Claire de Oliveira Gérer l'interculturel

Florica COURRIOL
Traductrice de littérature roumaine, ENS Lyon
floricourriol@yahoo.fr

Résumé

Maître de conférences et traductrice d'allemand, Claire de Oliveira s'est vu reconnaître ses efforts d'excellence en la matière par l'attribution du Prix Gérard de Nerval en 2004. Elle s'est surtout imposée en tant que traductrice de Herta Müller, prix Nobel de Littérature 2009, le nom de l'une retentissant sur le nom de l'autre. Ajoutons tout de suite que la traduction d'auteurs allemands est une activité que Claire de Oliveira pratique depuis un certain temps et qu'elle est considérée comme une spécialiste chevronnée de la littérature allemande et notamment d'auteurs ayant vécu dans les contrées roumaines. Elle a travaillé sur les poètes allemands provenant de Roumanie (sa thèse, soutenue à la Sorbonne, s'intitule *L'impossibilité d'un autrement. La poésie des Allemands de Roumanie entre hétéronomie et dissidence, 1944-1990*). Traductologue et traductrice à la fois, elle travaille, entre pratique et théorie, à partir d'une des langues les plus visées dans le débat traductologique sur le décentrement, l'allemand. Venant du domaine franco-roumain, traductrice et traductologue elle-même, Florica Courriol a suscité des réponses traductologiques issues du travail sur un autre couple de langues (allemand-français) et sur une œuvre littéraire qui représente un acte traductif des plus risqués, mené apparemment avec grand succès.

Abstract

Claire de Oliveira is a Senior Lecturer in the German Department at Paris-Sorbonne University. She is also specialised in the translation of German-speaking authors. In 2004 she won the Gérard de Nerval Prize in recognition of her achievements as a translator. But it is above all for her translations of Herta Müller, who was awarded the Nobel Prize in literature in 2009, that she made a name for herself, as if the fame of the former had somehow benefitted the latter. It should of course be added that Claire de Oliveira has been translating German authors for a number of years now and is recognised as an experienced specialist of German literature, especially of writers who have sojourned in Romania. She has published on German-speaking poets from Romania and her thesis defended at the Sorbonne was titled *The Only Possible Way. Heteronomy and Dissidence in Romanian-German poetry 1944-1990*. Interested both in translation and translation studies, in both theory and practice, she is currently working on the much-debated issue of decentering in translation by focusing on the specific case afforded by the German language.

Florica Courriol is a Romanian-to-French translator and translation-studies specialist. She has elicited thought-provoking answers to questions bearing on German-to-French translation and on the successfully daring translation of Herta Müller's literary oeuvre.

Mots Clés : Traduction, Herta Müller, déverbalisation, langue roumaine, l'allemand, traduire l'allusif

Keywords : Translation, Herta Müller, deverbalization, romanian language, german language, how to translate allusivness

Florica Courriol : Comment en êtes-vous arrivée, Claire de Oliveira, à l'étude de la langue allemande ?

Claire de Oliveira : Le choix de l'allemand a correspondu à une volonté de traduire qui m'est venue en 1980, alors qu'en classe préparatoire au lycée Henri IV, à Paris, j'ai entendu mon professeur de l'époque, Jean Amsler, transposer des poèmes baroques allemands en alexandrins. Il improvisait, et ses vers avaient non seulement les douze pieds voulus, mais aussi de la grâce et de la force. Beaucoup de mes condisciples ont éprouvé un choc. À l'époque, faisant des études de lettres classiques, j'étais plutôt imprégnée de structures latines et grecques.

C'est là que j'ai mis l'accent sur l'allemand, tout en décidant d'apprendre le roumain en parallèle, parce qu'un autre choc esthétique s'était produit en moi : la découverte de la poésie d'Eminescu, superbement traduite par Jean-Louis Courriol et que j'ai eu envie de lire dans le texte. Trois ans plus tard, après l'obtention d'une licence de roumain, un sujet de recherche s'est naturellement imposé, la poésie des minoritaires allemands de Roumanie, à la confluence de mes deux cultures de prédilection. Et j'ai commencé à traduire à partir de ces deux langues.

FC : Depuis quelques années, vous vous êtes attelée à la traduction de l'œuvre de Herta Müller, cette femme de lettres née dans la région du Banat (dans le sud-ouest de la Roumanie) et qui, émigrée en Allemagne, en 1987, a pu publier en toute liberté une œuvre remarquable et... remarquée puisqu'elle a été couronnée par le prestigieux prix Nobel. En tant que traductrice et traductologue, vous êtes à même de nous livrer quelques éléments de votre travail spécifique de transposition des textes (littéraires en l'occurrence), en particulier grâce à de solides études, sanctionnées par une agrégation d'allemand.

En lisant Herta MÜLLER, La bascule du souffle, 2010, dans votre traduction, Claire de Oliveira, on ne peut pas s'empêcher de penser à cette réflexion du grand traductologue que fut Berman : « La résistance culturelle produit une systématique de la déformation qui opère au niveau linguistique et littéraire, et qui conditionne le traducteur, qu'il le veuille ou non. » (Berman, 1984, 18) Est-ce que vous, vous avez été conditionnée ? Car La bascule du souffle, en sa version française, est un texte compact et très poétique à la fois par le rythme constant, par les sonorités qui s'enchaînent et se cherchent désespérément, à l'image de la volonté du

prisonnier Léo qui s'accroche à la vie malgré tout. La lecture de ce roman en français donne à ressentir l'impression générale de correspondance parfaite que la traduction réussit à rendre malgré la différence des langues en contact. Et l'on pense ici encore aux remarques d'Antoine Berman sur l'acceptabilité de la langue traduisante, ces « mailles » et ces « trous » par « où elle peut accueillir – sans trop de violence, sans trop se déchirer » la structure de la langue cible. Ce qui a comme résultat que les rapports entre les sonorités, entre les figures poétiques sont « récupérés », « réinstitué » (Berman, 1999, 131). Et que la traduction permet de découvrir une autre facette du français : « un français potentiellement capable d'être latinisé, germanisé, anglicisé, etc., sans que se produise le phénomène de contamination négative si fréquent lorsque des langues "entrent en contact". Là où il n'y a pas d'excès, enfin, elle montre que par cette "commotion de la langue étrangère", la langue maternelle, loin de s'aliéner, accède à des couches insoupçonnées de son être, des couches que, selon toute probabilité, elle ne pourrait atteindre par sa seule littérature. » (Berman, 1999, 141)

CDO : Un traducteur doit bien sûr éviter d'être conditionné, dans la mesure où sa pratique est aux antipodes du stéréotype. S'il en était autrement, on pourrait lui substituer un ordinateur n'ayant aucun sens des nuances, aucune visée esthétique ni aucune sensibilité. Or les expériences faites dans ce sens n'ont rien donné. Le conditionné, c'est la situation de dépendance. Le comportement traduisant n'est pas lié à certaines conditions, car il comporte des espaces de liberté, même lorsque la pratique est très rigoureuse.

À mes yeux, la phase la plus cruciale de la traduction n'est pas, comme beaucoup le pensent, celle du choix des termes dans la langue cible, c'est plutôt la phase intermédiaire de la déverbalisation où, en suspens entre les deux langues, sans avoir recours aux mots, le traducteur ne se préoccupe que d'interpréter le sens de façon abstraite ou, à l'inverse, extrêmement concrète, lorsqu'il s'agit de visualiser des situations, de vivre des sensations. C'est là que s'opère le choix principal. Ensuite, la retombée vers la langue cible est facilitée si l'on a réussi cette phase magique où l'on prend conscience d'un message en le débarrassant des mots. Et c'est ainsi que l'on peut aussi éviter tout phénomène de contamination, parce qu'en déverbalisant, on se détache du texte source avant de s'orienter vers sa réexpression.

Pour ce qui est de la « contamination » – dont vous dites à juste titre qu'elle peut être positive ou négative – je ne nie pas avoir accepté l'envahissement de ma langue maternelle par certaines structures qui ne sont pas spécifiquement allemandes mais « mulleriennes » ! L'écriture de Herta Müller est assez singulière pour que son traducteur doive s'efforcer de restituer la même étrangeté, ce qui oblige à innover, à procéder de manière ludique et créative.

FC : *Comment se réalise votre « libre circulation » entre les deux langues en contact, la langue source et la langue cible, lors du travail de traduction ?*

CDO : Entre la culture source et la culture cible, il existe un phénomène d'attraction qui peut être, comme Berman l'a souligné à la suite de Goethe, bénéfique à une langue dans la mesure où il constitue un facteur de renouvellement de cette dernière qui, autrement, s'enliserait dans l'ethnocentrisme. Mais il faut bien sûr veiller à ne pas faire violence à la langue cible qu'est le français, dont le seuil de tolérance, s'agissant de structures exogènes, est assez restreint.

FC : *Le traducteur est, on le voit, continuellement associé au traductologue, au point que l'on pourrait parler d'une méta-traduction. Beaucoup de traducteurs témoignent d'un processus de*

réflexion parallèle au travail de traduction. Et qui nourrit la recherche en traductologie, cette science que nos ordinateurs ne soulignent plus en rouge, tant d'années après son baptême officiel (en 1971 par le Canadien Brian Harris). Vous semblez de toute évidence analyser en profondeur votre « labeur » de traducteur. Quelles en sont les entraves, quelles en sont les solutions dans ce cas précis : la prose de Herta Müller ?

CDO : Dans la prose de Herta Müller, vouée à la translation en tropes, l'esthétique de la réduction engendre la forme la plus accomplie de la concentration, celle du mot composé, somme qu'on ne peut comprendre que par extrapolation. Son écriture est déjà en soi une traduction, ou du moins une translation selon la définition qu'en donne Klaus Reichert, c'est-à-dire une exploitation des métaphores de l'usage courant dans des expressions ramassées qui deviennent des tropes et ne subissent qu'une intensification de leur sens figuré, de cette ambiguïté inhérente à tout terme. Pourquoi des mots composés ? Parce que la cohésion de deux mots soudés est le compromis idéal entre dualité et singularité, et un exercice stylistique de haute volée. C'est toujours la pièce maîtresse qui maintient la structure comme une petite clef de voûte, discrète mais ultra-puissante, soutenant tout l'édifice. Les 64 chapitres de *La bascule du souffle* se présentent comme des poèmes en prose, et l'absence totale de points d'interrogation et d'exclamation contribue à écarter tout apitoiement, tout pathos au profit d'un certain dépouillement mettant en valeur des images fortes souvent exprimées par des mots composés qu'on pourrait classer de la manière suivante pour clarifier leur emploi : néologismes, locutions résultatives, concaténations multiples, termes scientifiques et techniques détournés, jeux de mots fondés sur la composition de substantifs.

FC : *On trouve effectivement beaucoup de mots composés entre les pages de La bascule du souffle de Herta Müller, comme un trait définitoire de son style. On ne peut pas s'empêcher devant leur occurrence de penser à ses poèmes collages...*

CDO : Le mot composé « mullerien » se distingue de l'usage normé en ce que sa technique est analogue à celle des collages que l'auteur réalise en découpant dans la presse des termes isolés, qu'elle recompose pour former un sens nouveau. Elle peut ainsi concaténer beaucoup d'éléments de diverses catégories grammaticales. Au traducteur de les redécouper en respectant, s'agissant de Herta Müller, sa singularité fondée sur son biculturalisme, son oralité, son humour et sa poésie.

FC : *À propos de biculturalisme, j'ai retenu un exemple sur l'ambiguïté du couple « viande/chair » qui interpelle la traductrice de roumain que je suis et qui me conforte dans le constat que là où la langue source est plus exploitable que la langue d'arrivée, la traductrice que vous êtes réussit à faire transmettre le sens. Pourtant, l'allemand (comme d'ailleurs le roumain) couvre la notion de « viande » et « chair » par un seul mot, Fleisch (allemand) et carne (roumain). Pour ces deux langues le jeu de mots est moins périlleux ! Tout lecteur français capte pourtant l'allusion par le syntagme « de quelle chair voulait-elle parler ? ».*

Lorsqu'on traduit on est amené à penser non seulement à la fidélité au texte source et, par voie de conséquence à l'auteur, mais aussi au lecteur du texte d'arrivée. C'est là que réside toute la complexité de « l'épreuve de l'étranger ». Car soit on pousse le lecteur à sortir de lui-même et – comme dit encore Antoine Berman – à faire un effort de décentrement pour

percevoir l'auteur étranger dans son être d'étranger soit le traducteur oblige l'auteur à se dépouiller de son étrangeté pour devenir familier au lecteur. Vous vous placez comment dans ce processus ?

CDO : Je pars d'une prémisse qui est, pour le traitement des néologismes, de ne pas créer de formes néologiques correspondantes, si ce n'est à titre exceptionnel. On fait violence à la langue cible en l'écartelant sur un lit de Procuste, et la gêne du lecteur français serait en pareil cas nettement supérieure à celle du lecteur allemand, qui, lui, est simplement intrigué.

Vous vous interrogez peut-être sur la traduction du titre, *Atemschaukel*, qui désigne un objet indistinct, mais surtout un mouvement. Ce n'est pas une balançoire et c'est tout sauf ludique. Sur le plan sémantique, c'est bien le souffle qui s'affole, lors du rassemblement, lorsque les internés se voient attribuer des tâches qui vont en tuer certains.

C'est un vacillement, une oscillation, un balancement, ces termes ont une syllabe de trop et manquent de force. Moi, j'opte pour « bascule » qui, sur le plan sonore, est dissyllabique comme le terme allemand, et sur le plan musical, s'accorde assez bien avec « souffle ».

De plus, le choix de ce mot composé comme titre du roman indique bien quelles thématiques il véhicule : outre le va-et-vient intensifié, la vanité de la vie, et surtout la remémoration. Un rapprochement s'impose avec le recueil de Celan *Atemwende* (1967) dont la thématique est également centrée sur la mort au camp (et qui a été rendu par « Renverse du souffle » dans la traduction de Jean-Pierre Lefebvre, renverse désignant, dans le domaine de la marine, un changement de direction). Comme chez Celan, le mot « Atem » prend une valeur poétologique : c'est le souffle poétique, la parole poétique qui, chez Celan, connaît un tournant, et chez Herta Müller, bascule dans le vide, aux confins de l'existence.

FC : *Pour un autre de ses romans, Herztier, le traducteur roumain a opté pour le titre Animalul inimii, c'est-à-dire L'Animal du cœur, qui est aussi approximatif et poétique à la fois, car le « cœur » dans ce syntagme a les mêmes connotations que « âme » (qui en roumain, comme vous le savez, se dit... suflet, terme qui renvoie, étymologiquement au « souffle » !). Finalement : un titre qui joue sur la catégorie d'animé en roumain, inanimé en français, mais qui recouvre l'idée de mouvement, de mobilité dans les deux cas.*

Les jeux de mots, les subtilités poétiques et, généralement, l'allusif de l'original représente la pierre de touche pour tout traducteur. La traduction que l'on a sous les yeux semble les avoir résolus de manière heureuse, puisque nous lisons une œuvre où force et finesse cohabitent, où rythme accéléré et temps étirés se développent dans un voisinage parfait. Même lorsque la langue d'arrivée semble parfois forcée, c'est pour mieux exploiter son potentiel signifiant. Comme ces phrases de la fin du chapitre « Le bonheur au camp » :

[...] la nourriture me donne une grande excitation. Je mange par tous les pores. Quand je mange avec d'autres, je deviens désagréable. Je me nourris en ergoteur. Les autres, qui ne connaissent pas le bonheur de la bouche, se nourrissent comme des êtres sociables et courtois. Mais moi, en mangeant, je me prends à penser au ras-le-bol du bonheur : il surviendra un jour ou l'autre, et chaque convive attablé à mes côtés devra restituer le nid de sa tête, la bascule de son souffle, la pompe de sa poitrine, la salle d'attente de son ventre. J'aime tellement manger que je ne veux pas mourir, vu qu'après, je ne pourrai plus manger. Depuis soixante ans, je sais que mon retour au pays n'a pas eu raison du bonheur au camp. Aujourd'hui encore, la faim du camp ronge le cœur de tous les autres sentiments. Au cœur de moi c'est le vide.

Depuis mon retour à la maison, chaque sentiment a sa propre faim quotidienne, il exige la réciproque, et je ne la

donne pas. Plus personne n'a le droit de s'agripper à moi. Instruit par la faim, je suis inaccessible par humilité, non par dédain. (Müller, 2010, 254)

(Père prof de dessin)... Et moi ayant en tête les bains Neptune, je tressautais comme si j'avais reçu un coup de pied quand il employait le mot AQUARELLE. Ce mot savait jusqu'où j'étais allé trop loin. A table, ma mère me disait : ne pique pas ta fourchette dans les patates, ça les écrase ; prends ta cuillère, la fourchette, c'est pour la viande. Mes tempes palpitaient. Qu'avait-elle à parler de viande, s'agissant d'une patate et d'une fourchette, de quelle chair voulait-elle parler... La mienne était toute retournée par les rendez-vous. J'étais mon propre voleur : les mots me tombaient dessus à l'improviste et me prenaient sur le fait. (Müller, 2010, 12)

Les exemples de transposition de l'allusif, difficulté majeure de toute traduction, peuvent être multipliés. D'ailleurs, une autre question nous vient à l'esprit à ce propos : – Faites-vous, comme certains traducteurs-traductologues un genre de « journal » de la traduction en cours ?

CDO : Une sorte de journal, oui, en tout cas je prends de très nombreuses notes qui me permettent de réfléchir aux solutions trouvées et, le cas échéant, de les modifier. J'ai ainsi noté la traduction et les mécanismes de traductologie employés pour chaque mot composé du roman, soit une cinquantaine d'occurrences majeures.

FC : *On comprend, à la suite de vos réponses, combien est plein d'embûches le long chemin de la traduction ! Il est vrai aussi que plus le texte à traduire est difficile, plus la satisfaction d'une traduction réussie est grande – seule consolation pour l'ouvrier de l'ombre qu'est le Traducteur !*

Et on ne peut pas s'empêcher de dire qu'il est vraiment dommage que les chroniqueurs et autres critiques littéraires oublient souvent de souligner que lorsqu'il y a réussite pour une œuvre étrangère, elle se doit en partie à sa mise en mots dans la langue dans laquelle nous la lisons. Bien évidemment, le talent de l'auteur est primordial. Mais celui du traducteur aussi... J'apprécie le fait que malgré vos nombreuses activités (d'enseignante, de conférencière et, dernièrement, de traductrice de Thomas Mann) vous ayez accepté de partager vos réflexions sur le travail de traductrice de l'œuvre de Herta Müller. Je vous remercie de m'avoir accordé cet entretien qui nous a permis d'échanger des opinions sur plusieurs cultures qui nous sont chères, autour de ce prodigieux roman contemporain, donnant aux traducteurs comme aux traductologues l'occasion d'effectuer ensemble un mouvement de bascule, celui de la traduction, va-et-vient permanent entre les cultures.

Bibliographie

MÜLLER, Herta, *La Bascule du souffle*, traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Paris, Gallimard, 2010, 309 p.

BERMAN, Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999, 141 p.

BERMAN, Antoine, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard, Essais, 1984.

Notice biographique

Née en Roumanie et établie en France dès sa première jeunesse, Florica Courriol est titulaire d'un doctorat en Littérature comparée soutenu à l'Université Lyon II Lumière sur *Proust et le roman roumain moderne, avec application à Hortensia PAPADAT-BENGESCU et Camil PETRESCU*.

Elle a signé la traduction de plusieurs œuvres de littérature roumaine publiées en France. Chargée de cours de traduction à l'ENS Lyon, elle intervient également dans le Master de Traduction littéraire et Simultanée de l'Université de Pitesti (Roumanie). Elle a publié de nombreux articles de traductologie à partir de son expérience dont les plus significatifs portent sur *Madame Bovary* – dont elle a publié une récente traduction en roumain – et sur Marta Petreu dont elle signe une traduction aux éditions l'Âge d'Homme.